

aussi de Brunetière. Vous y verrez que nos plus grands génies ont pris leur bien partout où ils le trouvaient. Classiques ou romantiques, ils n'ont jamais repoussé les présents de l'Italie ou de l'Espagne, de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Tous les grands renouvellements ont d'abord été des rapprochements. S'il y a une vérité écrite en grandes lettres par l'histoire de notre littérature, c'est bien celle-ci : pour que la plante de l'esprit porte tous ses fruits, il est bon que ses racines rayonnent au loin sous la terre.

Voilà pourquoi, dans l'intérêt même de notre culture française, nous devons, entre les étrangers et nous, multiplier les contacts. Voilà pourquoi nous devons être reconnaissants à l'équipe de savants groupés autour de la *Revue germanique* — Henri Lichtenberger, Victor Basch, Albert Lévy, Charles Andler — qui s'emploie, avec tant de science et d'intelligence, à faire connaître au public français Nietzsche ou Feuerbach, Lassalle ou Henri Heine.

En acceptant de piloter un groupe d'étudiants en Allemagne, Andler n'a rien fait que continuer, à travers la réalité concrète, l'œuvre de transmission scientifique à laquelle il s'est voué.

§

Amusante découverte faite par l'Action française :

Il s'imprime toutes les nuits, à Paris, un journal assez curieux. Ce journal a deux éditions : l'une, qui s'adresse au public cléricale et démocrate, s'appelle le *Peuple Français* ; l'autre, qui vise un public anticlérical et également démocrate, s'intitule *l'Aurore*.

Naturellement, les deux éditions présentent quelques menues différences ; mais la moitié de la composition leur est commune. Qu'on ouvre *l'Aurore* et le *Peuple Français* d'hier 15 mai : on y constatera l'identité des articles suivants :

L'Inauguration de l'exposition franco-anglaise, Le Budget de 1909, La Revanche du lock-out, Les Elections de Dimanche, La Session parlementaire, La Guerre au Maroc, Au Quartier Latin : désordres et bagarres, Le Contrôle des liquidations, Tribunaux, L'Election de Saint-Etienne, Au Maroc (dernière heure), Les Journaux de ce matin, Faits divers, Les Sports, Où mène l'alcool, Cadavre de mineur, Le Premier mai russe, Bourse de Paris du 14 mai.

Cette association de l'abbé Garnier et de M. Ranc a, en effet, quelque chose d'assez piquant, mais elle est pratique. Ils donnent un exemple fort moral d'économie bien entendue.

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Polyphème*, drame antique en 2 tableaux et en vers d'Albert Samain. Musique de scène de M. Raymond Bonheur (19 mai). — ODÉON : *L'Alibi*, pièce en 3 actes de M. Gabriel Trarieux. *Une vieille contait*, un acte en vers de MM. Gumpel et Delaquys (25 avril). — L'affaire du Foyer. — Memento.

J'ai passé une soirée charmante à la Comédie-Française. On jouait *Simone* et *Polyphème*. Je suis arrivé à huit heures vingt-cinq, pour

retenir ma place, et à la demie, juste au moment où le rideau se levait sur la pièce de M. Eugène Brieux, je suis parti, pour aller attendre au boulevard, assis à la terrasse d'un café, que M^{lle} Pierat se fût réconciliée avec M. Grand, sur les instances de M. Leitner. *Simone* gagne beaucoup à être vue ainsi à distance ! A onze heures moins un quart, j'étais de retour et prenais ma place, pour écouter ce petit chef-d'œuvre humain et pénétrant qu'est le *Polyphème* d'Albert Samain.

Il faut féliciter la Comédie-Française, en la personne de MM. Jules Claretie et Albert Lambert fils, d'avoir accueilli et mis à son répertoire **Polyphème**. L'œuvre le méritait et la preuve en a été le succès qui lui a été fait, aussi grand que lorsqu'elle fut jouée à l'*Œuvre* en 1904. S'il y a là comme une consécration pour la mémoire d'Albert Samain, la Comédie-Française y a gagné de son côté un spectacle aussi facile à monter que commode pour ses soirées et qui sera toujours applaudi.

On a beaucoup prononcé le mot : antique, à propos de *Polyphème*. La Comédie-Française l'a même qualifié sur l'affiche de : drame antique, et cette manière de voir n'a pas moins paru dans le décor, par l'introduction d'une statue de Dieu mythologique nullement indiquée dans la brochure. Il m'a semblé que c'était beaucoup se méprendre sur les intentions d'Albert Samain, qui n'eut certainement jamais la préoccupation de faire « antique » ni aucun souci d'érudition et de « couleur locale ». Il s'en est d'ailleurs expliqué lui-même, à propos de certaines pièces d'*Aux Flancs du Vase*, où l'on avait voulu voir, à cause de leurs titres et des noms de leurs personnages, des reconstitutions de scènes gréco-latines. « Ce qu'il y a de grec dans mes vers n'est qu'apparent, disait-il ; les noms de mes petits bergers, quelques appellations usuelles, et puis, c'est tout. Au fond, ce ne sont que des visions où mon âme s'est plu et qu'à cause de leur jeunesse et de leur limpidité j'ai situées dans une Ionie idéale. » Certains poèmes d'*Aux Flancs du Vase* ont d'ailleurs été écrits par Albert Samain à Magny-les-Hameaux, chez son ami M. Raymond Bonheur, et les paysages qu'on y voit décrits ne sont exactement que les divers aspects du paysage qu'il avait alors devant les yeux. De même, certains tableaux n'ont rien d'inventé, rien d'une reconstitution savante, rien de cet « hellénisme de professeurs », comme il disait lui-même. Ce sont des scènes d'intimité qu'il eut également devant les yeux, notamment au foyer et dans la famille du peintre Carrière. Otez de ces poèmes certains mots usuels, remplacez les noms grecs par des noms d'aujourd'hui, — le sien et celui des amis qui l'entouraient, — et vous aurez de petits tableaux de vie moderne, d'existence familière dans un coin de campagne, aussi près de nous, dans un genre plus fin, plus tendre et plus orné, que les croquis de François

Coppée. Ainsi en est-il absolument pour *Polyphème*. C'est une sensibilité, ce sont des sentiments tout modernes qu'a voulu y exprimer et qu'y a exprimés Albert Samain, la bonté, la pitié de l'homme disgracieux, repoussé par celle qu'il aime, et qui se sacrifie au lieu de se venger. Le mythe antique ne lui a été qu'un prétexte, un motif pour servir de base à son inspiration, selon laquelle il l'a modifié, transformé, et, je ne crains pas de le dire, rehaussé et embelli. C'est ce qu'à très bien expliqué M. Léon Bocquet : « Avec une fable dont, avant lui, s'étaient servis beaucoup de poètes et d'artistes, Samain a formé deux actes de passion et de lyrisme. Le thème connu n'est pas sensiblement modifié : Polyphème, le géant, laid et âgé, aime Galatée, jeune et belle. Il en est dédaigné au profit d'Acis, un jeune berger sentimental. Polyphème, qui devrait sagement se résoudre à n'être qu'un ami pour Galatée, n'admet pas qu'un autre obtienne un amour qu'il mendie et qu'on lui refuse. Quand il est persuadé que Galatée le repousse, quand il a vu les deux jeunes amants s'étreindre, mordu au cœur par la jalousie, il se crève les yeux afin d'écarter de lui l'atroce vision qui persiste, hélas ! dans la nuit de sa cécité douloureuse, parce qu'elle habite sa pensée plus encore que ses yeux. Alors, sûr de ne pouvoir guérir, comme la mer est proche, il y va finir son sacrifice... Polyphème, chez Samain, n'est plus le pasteur ivre des mille brebis, le rustaud qui fait cailler du lait sur des claies d'osier. Il n'est plus le monstre informe et velu, à l'œil unique et frontal. De son animalité terrible, il a perdu l'horreur tératologique. Il s'est fait homme. C'est un rude chasseur des temps primitifs, robuste comme les forêts de chênes qu'il parcourt, dur comme la terre première, sa mère, et dont le cœur juste ignore les délicatesses, mais est capable d'une immense passion d'instinct et de brutalité sensuelle. Il pourrait broyer et tuer, et cependant il se contente de gémir, et de pleurer, et de pardonner ensuite, parce que, dans sa dernière évolution, la pitié et la bonté, dons sublimes de Samain, sont entrés dans son cœur (1). » Et le fait est que *Polyphème* c'est du Samain, rien que du Samain, dans le ton, dans les mots, dans les images, jusque dans l'émotion un peu repliée et pleine de caresses.

Polyphème, qui est certainement appelé à prendre place au répertoire de la Comédie-Française au même rang que *Le Passant*, a été très dignement représenté. Ses interprètes ont fait de louables efforts pour réaliser dramatiquement ces deux tableaux qui sont avant tout au long poème. Quand M. Albert Lambert, qui joue Polyphème, aura renoncé à ses attitudes hiératiques, à rouler aussi terriblement les r, à son carquois trop joli et qu'il aura mieux pénétré les nuances de ce rôle qu'on sent qu'il aime vraiment, et quand M^{lle} Bovy

(1) Léon Bocquet : *Albert Samain : sa vie, son œuvre*. Soc. du « Mercure France ».

aura mieux compris la grâce légère de Galatée, dont elle fait peut-être un peu trop une « coquette », ce sera parfait. M. Grandval joue Acis, vrai berger de Théocrite, dont il rend bien la séduction un peu maniérée, et M^{lle} Bergé a été un Lycas simple et affectueux, un « bon petit gas », comme elle a dit elle-même. Une musique voilée de M. Raymond Bonheur, qui n'empiète en rien sur l'œuvre, qui se contente de la contourner, de l'entourer comme une amitié et de lui composer un fond d'harmonie, et le décor de M. Louis Edouard Fournier ont complété cet hommage rendu à un vrai poète.

Il faut également féliciter M. Antoine, — je suis décidément en veine d'éloges, — d'avoir représenté **L'Alibi** de M. Gabriel Trarieux. Voilà enfin une pièce intéressante, dont les personnages ne sont pas de vains fantoches, mais au contraire les représentants chacun d'un groupé d'idées, une pièce remarquablement faite, par-dessus le marché. Aucune tirade, aucune longueur, aucun de ces insupportables monologues à la Dumas pour nous renseigner sur la psychologie du héros et sur la thèse soutenue. Le rideau se lève. La pièce commence. Tous les personnages principaux se trouvent bientôt en scène. Au bout d'un quart d'heure, on connaît leur caractère, leur tempérament, leurs idées, le groupe social auquel ils appartiennent, comme s'ils avaient parlé une heure, par le simple jeu des propos que fait tenir à tous la circonstance qu'ils traversent. Pas un instant, de plus, pendant les deux premiers actes, on ne se doute de ce qui va se passer, quelle nouvelle péripétie va surgir, ni vers quel dénouement on se dirige. N'est-ce pas la perfection dramatique, cette intensité de vie, avec les moyens les plus simples et les plus réduits ? Cette pièce, qui a eu un succès très marqué, méritait à mon avis d'en avoir un plus grand encore.

L'Alibi, dont tous les personnages, sauf deux, sont des officiers, est une transposition très apparente de l'affaire Dreyfus. Si les détails en sont différents, ainsi que le dénouement et la conclusion — celle-ci, en effet, toute à l'honneur de l'armée, — le fond est absolument le même, et l'intrigue sentimentale que M. Gabriel Trarieux a introduite dans sa pièce, n'a fait qu'en augmenter la vigueur. Mais vous jugerez mieux de ces différences par l'exposé de la pièce. Nous sommes au régiment d'artillerie dont M. de Mas-Loubiers, aristocrate et fervent catholique, est colonel. Il a une fille, Marthe, fiancée à un de ses officiers, le lieutenant d'Aiguevives, sorti des grandes écoles, homme de son monde et de ses opinions. Le premier acte nous introduit chez le colonel au même moment que le capitaine adjudant major Laroche, officier de naissance plébéienne, sorti du rang, protestant et démocrate, vient lui annoncer un drame : son camarade le capitaine Delmas, a été trouvé mort sur la route qui mène à la ville, la tête trouée par la balle d'un revolver d'ordonnance. Interrogé